

Leçon II (22 janvier 1964), séance plénière du 14 novembre 2022

Transcription : Anne Marché-Paillé
Sabrina Da Costa

relecture 1 : Sandra Pluchart
relecture 2 : Christine Robert

Angela Jesuino :

J'aimerais pour démarrer cette plénière de ce soir, dire quand même un mot de la disparition de Charles Melman. Il nous a quittés en octobre. Fondateur de l'ALI, comme vous le savez, fondateur aussi de l'EPhEP . Comme vous le savez, il nous a quittés, mais il nous a laissé un enseignement très riche. Vous savez peut-être l'étendue de l'intérêt qu'il avait à la fois clinique, social et politique. Et il faut dire qu'il était aussi très soucieux, très intéressé et très soucieux, sur des questions qui touchaient la transmission et l'enseignement de la psychanalyse. Et c'est à ce titre qu'en 2000 – tu me corrigeras Stéphane – il a fondé le Collège de l'ALI. C'est à son initiative le collège de l'ALI, conjointement avec Claude Landman et Jorge Cacho. Et comme tout ce que faisait Melman, quand il fondait quelque chose, il donnait de sa personne. Il venait tous les ans, jusqu'ici, jusqu'à l'année dernière je crois.

Stéphane Thibierge : Jusqu'à il y a deux ans, pour *Le Désir et son interprétation*.

Angela Jesuino : Il venait chaque année faire une séance dite inaugurale, où il traitait du thème de l'année souvent d'une façon très originale, très percutante. Ce qui suscitait l'intérêt non seulement des élèves du Collège, mais des membres de l'ALI dans son ensemble. Parce qu'on était tous là pour la séance inaugurale, tellement c'était important, intéressant, le cadre de travail qu'il nous donnait pour l'année. Donc, en guise d'hommage modeste, mais un hommage, dans ce lieu qu'il a fondé, qui vous accueille, je voudrais mettre en exergue de cette plénière une citation extraite justement de sa séance inaugurale du 15 septembre 2014¹ et qui devrait nous intéresser à plus d'un titre. Vous trouverez cette leçon, si cela vous intéresse, sur le site de l'ALI. Alors, il dit ceci :

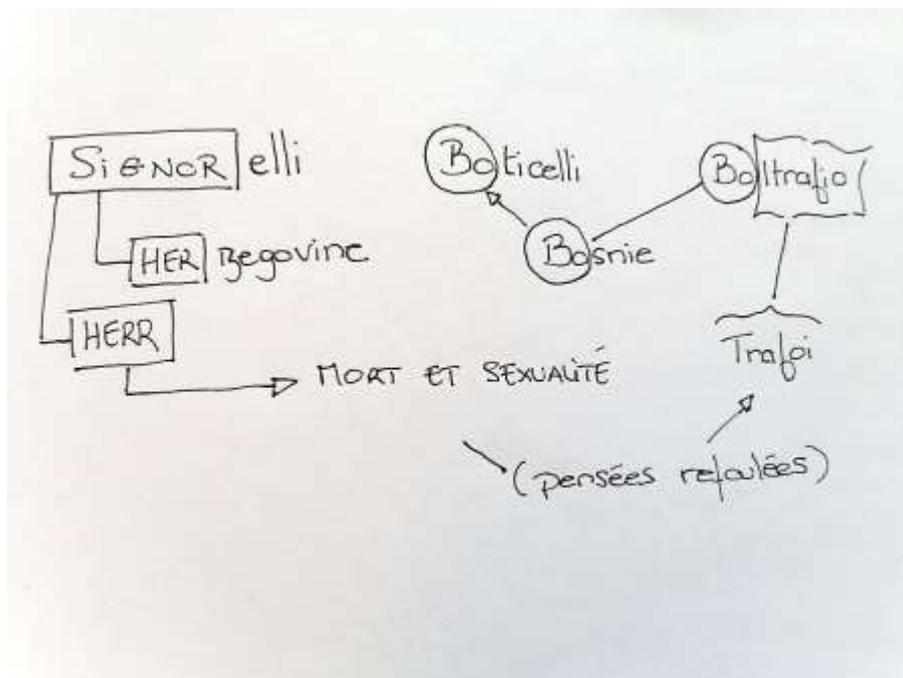
« *La psychanalyse est une pratique. Ça veut dire qu'elle tire son savoir de ce qui est un travail. Elle a un champ d'expérience qui lui est propre. Et c'est de ce champ qu'elle essaie de construire le savoir qui est susceptible d'être opératoire sur les problèmes posés par ce champ. Or, quelle est la nature de ce champ ? Ce champ comme vous le savez est celui de l'inconscient. Il est celui de l'inconscient dont les manifestations, les plus simples sont liées précisément à l'irruption dans le discours conscient d'une lettre, une lettre qu'il ne faut pas* »².

¹ MELMAN, « Exposé à la Conférence Inaugurale du Collège, 15/09/2014 », *Le Bulletin Freudien*, 60, 2014.

² Dans la version publiée : « *La psychanalyse c'est une pratique. C'est une pratique, ça veut dire qu'elle tire son savoir de ce qui est un travail. Elle a un champ d'expérience qui lui est propre. Et c'est de ce champ qu'elle essaie de construire le savoir susceptible d'être opératoire sur les problèmes posés par ce champ. Or,*

Donc, cette citation m'a parue opportune à plusieurs titres. Comme je le disais à l'instant, d'abord pour rappeler l'enjeu général de la psychanalyse et de ce séminaire de Lacan particulièrement ; ensuite, pour introduire cette Leçon 2 où Lacan va mettre au travail d'une façon tout à fait éclairante le concept d'inconscient ; et pour finir, parce que dans ce texte de Melman, dans cette leçon inaugurale, il va reprendre à son tour l'exemple de *Signorelli* travaillé par Freud, dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* qui est un texte de 1901, comme vous le savez et je pense que c'est une des meilleures introductions à la psychanalyse qui soit. Cet exemple qui a été repris par Lacan, à la fin de la Leçon 2, et sur lequel je voudrais m'attarder un peu, si on a le temps, à titre de travaux pratiques. C'est pour cela que je vous ai mis sur le tableau le schéma que Freud lui-même a fait dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*.

Donc on va y aller, on va travailler. Ce que Melman nous a appris surtout : nous mettre au travail. Donc, allons-y !



Je vais reprendre avec vous le fil de la leçon, mais à partir de ce qui m'a intéressée. Et ce qui m'a intéressée, c'est comment, à partir de cette question qu'il a posée d'emblée, c'est-à-dire, est-ce que la psychanalyse est « une science, ou seulement un espoir de science ? » (p.26, §1)³. Qu'est-ce que serait une science qui pourrait inclure la psychanalyse ? Donc, comment, à partir de cette question, il va reprendre la question de la cause, la question du concept, de la fonction du concept en psychanalyse, la fonction de la cause en psychanalyse, pour traiter donc un des premiers, le premier des quatre concepts qu'il a mis au programme de cette année de séminaire, à savoir

quelle est la nature de ce champ ? Ce champ, comme vous le savez, est celui de l'inconscient. Il est celui de l'inconscient dont les manifestations les plus pures, les plus simples sont liées précisément à l'irruption dans le discours conscient d'une lettre : celle qu'il ne faut pas ».

³ Les pages et paragraphes donnés en indication des références explicites à la « Leçon du 22 janvier 1964 » se rapporteront dans cette transcription à l'édition du séminaire *Les Fondements de la psychanalyse*, établie sous la direction de Jean-Paul Beaumont et publiée en 2017 par l'ALI.

l'inconscient. Donc la fonction de la cause, la fonction du concept, l'inconscient, sont tressés, noués, dans ce séminaire. Dans la tessiture même du séminaire, de la leçon. C'est à ça que je voulais vous rendre sensibles. Et ce que je vous propose comme travaux pratiques ne dit pas autre chose, ces choses-là sont articulées. Mais commençons par le commencement.

Il commence en lisant un poème d'Aragon. Je ne sais pas ce que vous avez pensé de cela, moi j'ai trouvé cela surprenant. Au moment même où il a parlé de scientificité, au moment même où il s'adresse à ce public important, il ouvre cette séance avec un poème. On sait que, plus tard, Lacan va dire que pour être psychanalyste, il faut être « pouate assez »⁴, mais ce n'est peut-être pas pour cela qu'il amène ce poème cette fois-ci. Donc je me suis demandé, je ne sais pas si vous l'avez fait : pourquoi commencer par un poème ? Qui plus est dont il dit lui-même qu'il n'a rien à voir avec ce dont il va parler ce jour-là, ce qui n'est pas tout à fait sûr. Mais plutôt par rapport à ce qu'il avait dit l'année dernière. Alors, ce poème s'intitule *Le contre-chant*. C'est quoi ce contre-chant ? Est-ce que, ... Voilà ce que je me suis dit, ce contre-chant viendrait signer ici, encore une fois, la position de Lacan. Voilà l'hypothèse que je fais. D'autant plus que vous connaissez la définition du contre-chant ? Qu'est-ce que c'est qu'un contre-chant ? C'est une mélodie secondaire jouée en accompagnement de la mélodie principale. C'est quelque chose qui coure comme ça... Et on pourrait dire dans le contexte, vu les circonstances, ce n'est pas quelque chose qui vient en accompagnement de la mélodie principale, mais de la mélodie officielle, on va dire. Alors, qu'est-ce qui nous autorise à penser à cela ? Que ce contre-chant, cette mélodie à côté, vient signer la position, encore une fois la position de Lacan dont Stéphane nous a dit quelque chose de très précis la dernière fois. Qu'est-ce qui nous autorise à penser à cela ?

Il faut savoir qu'Aragon situe son récit poétique, la veille de la chute de Grenade en 1492, où Boabdil⁵, dernier Roi de Grenade, qui a maintenu vivante cette enclave espagnole dans l'empire arabe andalou, se voit expulsé de la ville et contraint de s'exiler à Fez, dix ans après avoir succédé à son père. Donc voilà où Aragon va situer ce contre-chant. Et vous verrez que Lacan, les références qu'il fait, ce n'est jamais par hasard, ce n'est jamais fortuit. Donc après dix ans d'enseignement, il se voit lui aussi jeté hors les murs quand il saisit ce contre-chant. C'est une des raisons, qu'on peut supposer, de pourquoi ce poème ouvre cette deuxième leçon. Évidemment que, au passage, ce poème lui permet de garder le fil de son enseignement, ramener la question de l'objet, dont on parlait la dernière fois, de l'objet *a*, sa fonction dans l'angoisse, ses différentes formes, dont le regard mis en exergue dans le poème, la question de qu'est-ce qu'on voit et qu'est-ce qu'on regarde ? Mais aussi le caractère cessible de cet objet *a*. C'est quelque chose qu'il a beaucoup martelé lors du séminaire sur l'angoisse, en rappelant la fonction de la coupure, présentifiée ici par la circonscision dans cette phrase qui peut paraître énigmatique – vous savez que, on dit que ce poème était dit parce le poète fou avait été invité à une circonscision – mais qui renvoie, encore une fois, à son travail de l'année précédente.

C'est quand même impressionnant que Lacan soit obligé à ce moment-là, en 1964, de mettre en exergue l'effort qu'il a fait, de souligner, en tout cas, l'effort qu'il a fait pour valoriser aux yeux des psychanalystes eux-mêmes, cet instrument qui est la parole « *pour lui redonner [...] sa dignité* », dit-il (p. 24, §3). Et vous n'êtes pas sans savoir, qu'il fait

⁴ Par exemple : « *je ne suis pas assez pouate, je ne suis pas "pouate assez"*. Voilà ! » dans la leçon du 17/05/77 de *L'insu que sait de l'Unebévue s'aile à mourre*, séminaire 1976-1977. [N.d.R]

⁵ Boabdil [N.d.R]

référence ici à deux textes majeurs, à deux textes fondateurs : « *Fonction et champ de la parole et du langage* » qui date de 1953 et « *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud* » qui date de 1957. Et il le fait pour souligner quelque chose qui me semble important. Je pense que vous avez vu ça, mais j'insiste parce que, ... j'insiste toujours sur les coupures épistémologiques qu'il peut faire, Lacan. Il dit, si j'ai fait tout cela ce n'est pas pour un travail de philosophie du langage, ni de linguistique, c'était une question de propédeutique. C'est un travail préparatoire. Il fallait fonder ce champ, lui donner les contours, dire avec quoi on travaille avant de pouvoir avancer. Et il précise encore une fois quelque chose qu'on a abordé lors de la séance de présentation de ce séminaire. Ce n'est pas parce qu'il parle à l'École Normale Supérieure, ... à l'École Normale, qu'il va parler plus « en philosophe » (p. 24, §3). Il garde son champ, il ne quitte pas son champ. Et son travail, c'est de lui donner sa structure, ses fondements, en le départageant d'autres champs de savoirs, la philosophie et la linguistique, comme je disais au début. Il va parler donc, de cette place de contre-chant, ce n'est pas un chant à l'unisson, c'est un *contre*-chant. Il dit ça assez bien. Pour faire quoi ? Et là, c'est un des fils du tressage de cette leçon, en tout cas c'est comme ça que je vous le propose. C'est pour s'attaquer au refus du concept. Et il dit que cela concerne les psychanalystes. Il dit quelque chose qui dit un peu de l'adresse de Lacan. Il dit je vais être « *plus à l'aise* » (p. 24, §4) pour traiter ça ici. C'est un concept, donc à l'École Normale, et il dira plus tard dans la leçon, que Nietzsche savait ça, « *qu'un certain type de discours ne peut s'adresser qu'au plus lointain* » (p. 30, §3). Donc il fait comme Nietzsche, ici. C'est ici, à l'École Normale, qu'il a décidé de parler du refus du concept. Il donne le programme, je ne vais pas reprendre cela pour vous parce que vous avez tous certainement travaillé, si ce n'est pour souligner quelque chose. C'est que, dans la progression qu'il nous annonce, c'est-à-dire l'*inconscient*, la *répétition*, le *transfert*, où, là, il fait quand même quelque chose d'important, parce qu'il met en évidence – quand il va parler du transfert, de l'algorithme, de cette formulation qu'il va essayer de donner – il met en évidence ce rapport entre théorie et pratique, technique et éthique de la psychanalyse, tout de suite. Et seulement après, la *pulsion* qui va souligner le côté difficile, scabreux – (s'adressant à Stéphane Thibierge) c'est un mot que tu aimes bien – cet abord difficile de ce concept. Et juste pour vous dire que c'est quand même le moment où Lacan va le plus travailler la question de la pulsion, ça sera dans ce séminaire-là, le Séminaire XI. Il ne va plus jamais travailler ce concept comme il l'a travaillé ici. Et c'est quelque chose qui est absolument important, riche, capital même, je dirais, pour pouvoir lire certains tableaux récurrents de la clinique contemporaine, ne serait-ce que la boulimie et l'anorexie. Donc cela va être un outil de travail important. On va voir ça plus tard.

Et là, je garde mon fil, même si je parcours des choses que vous avez lues, il amène le tableau, vous savez :

L'inconscient ? ? ? ?

Mais ce qui est le plus important de ce tableau, c'est le point d'interrogation. C'est un drôle de schéma! Ce qui compte, c'est l'interrogation. C'est ce qui n'est pas écrit. Et je pense que c'est important ce point d'interrogation. Pour moi, c'est une façon d'introduire la fonction du concept pour la psychanalyse. Quelle est notre conception du concept ? Qu'est-ce qu'il attrape ? Et il va dire quelque chose, tout de suite, cela s'approche du calcul infinitésimal (p. 25, §3). C'est-à-dire que, pour le dire d'une façon ultra simplifiée, c'est le calcul avec plusieurs variantes, plusieurs portes d'entrée. C'est d'emblée dire que le concept n'attrapera pas tout. Donc, c'est un usage particulier du concept, mais dit Lacan, cela ne nous dédouane pas de dire quelque chose sur l'élaboration du concept

d'inconscient. Donc il n'y a pas de facilité dans cette idée. Il va dire que ce qui va nous aider à résoudre, ou à mettre en forme, la question de la psychanalyse comme une science – il revient est-ce que la psychanalyse peut être considérée comme « *une science, ou seulement un espoir de science ?* » (p. 26, §1) – il dit que les deux termes qui vont nous aider à donner forme à la question, c'est le sujet et le réel. Cela peut surprendre parce que ce sont deux termes que la psychanalyse va redéfinir, [auxquels elle va (N.d.R.)] donner une autre consistance. Encore une fois, il ne quitte pas son champ. Parce que ce n'est pas avec le sujet et le réel, ... ces deux termes là, ils ne sont pas dans le calcul, on va le dire comme cela, d'une scientificité quelconque, donc c'est toujours précis, inhérent à la psychanalyse.

Moi je dirais que ça, c'est un premier temps de la leçon et il y a quelque chose d'autre qui s'amorce dans cette leçon, à partir du moment où il dit : « *Je prends d'abord le concept de l'inconscient* » (p. 26, §2). Là, on rentre dans un deuxième temps de la leçon où on va voir, à la fois des définitions successives... Avec cette phrase on rentre au cœur de la leçon qui va concerner le concept d'inconscient et les définitions successives qu'il va donner en prenant le soin de départager ce qui est l'inconscient freudien et ce qui ne l'est pas. Et moi je suis très sensible, je ne sais pas vous, aux termes qu'il choisit pour définir l'inconscient. La première chose qu'il va dire, dont va découler le reste, à mon avis, c'est quelque chose que vous connaissez, que tout le monde connaît de Lacan, mais encore faut-il essayer de déplier un tout petit peu : « *L'inconscient est structuré comme un langage* » (p. 26, §2). Alors peut-être que l'on peut s'attarder un tout petit peu. Qu'est-ce que cela veut dire ? Comment est-ce que vous entendez vous-même ça : *l'inconscient est structuré comme un langage* ? Qu'est-ce que vous entendez par là ?

Dans la salle : Peut-être à dire que l'inconscient est structuré *par* le langage ?

Angela Jesuino : Justement pas !

Dans la salle : Est-ce que cela aurait à voir avec le structuralisme lévi-straussien ? La question, justement, que le sens est déjà donné avant. Il en parle juste après, je crois.

Angela Jesuino : C'est vrai que l'accent est donné sur la notion de structure. Il est structuré *comme* un langage, et justement pas *par* le langage. C'est comme un langage, c'est une comparaison.

Dans la salle : Il y a un sujet, un verbe, un adjectif ?

Angela Jesuino : Oui, déjà.

Dans la salle : Il a sa propre grammaire, son système d'interprétation à travers des signes qui se répercutent à d'autres signes.

Dans la salle : Ce n'est pas un langage...

Dans la salle : Il dit lui-même que c'est un pléonasme parce que le langage est ce qui n'est pas au sens du structuralisme. Parce que je crois qu'il a dit que le structuralisme durerait ce que dure les roses. Mais, est-ce que cela fait référence au discours ?... et à la topologie ? ... ou pas ? Parce que pour moi dans le langage, je vois les 4 discours mais j'ai du mal à me le représenter...

Angela Jesuino : Vous allez loin, tout de suite !

Dans la salle : Il y a un jeu entre contrainte et liberté...

Angela Jesuino : Ah ! Vous savez, je vais vous proposer quelque chose d'assez simple et peut-être que vous me direz si ça va vous convenir.

Dans la salle : Moi, je me dis que c'est un langage qu'on ne connaît pas et dont on part à la découverte, tout simplement. C'est-à-dire qu'en fait, c'est une façon de parler mais qu'on ne connaît pas et dont on n'a pas la structure et qu'on va découvrir.

Angela Jesuino : Oui, mais vous savez, moi, je mettrais l'accent sur le « comme ». Cette comparaison, « est structuré *comme* un langage ». Moi, je dirais que *comme* implique que l'inconscient obéit aux mêmes lois, à la même structure. Et je pense que c'est à ça que Lacan va s'employer, dans cette leçon. Et ce que nous allons retrouver dans l'exemple de Freud. Moi je mettrais l'accent, si vous voulez, dans un premier temps, sur ce « comme ». (À Stéphane Thibierge) Est-ce que tu es d'accord avec ça ?

Stéphane Thibierge : Oui, tout à fait ! Et d'ailleurs, j'allais te demander si je pouvais lever la main... Cela croise quelques remarques qui ont été faites. « L'inconscient est structuré comme un langage », cela veut dire aussi que l'inconscient parle, il parle.

Angela Jesuino : Oui absolument !

Stéphane Thibierge : Et d'ailleurs tu le montres, là, au tableau. Ça parle ! C'est-à-dire qu'il y a là quelque chose qui parle. Et tout à l'heure il a été fait allusion, à propos des signifiants qui structurent déjà un champ, exactement comme dans Lévi-Strauss. Lévi-Strauss montre toujours que le champ qu'il examine, est structuré par des signifiants. Alors cette structuration par le signifiant, ce n'est pas l'inconscient. Ça ne suffit pas encore, il faut quelque chose de plus et ce quelque chose de plus, dans cette leçon, il l'aborde de manière vraiment éclairante, féconde et inventive et en même temps très respectueux de l'enseignement de Freud.

Angela Jesuino : Oui, à la lettre.

Stéphane Thibierge : Oui, à la lettre ! Il le dit à un moment donné d'ailleurs. Voilà, c'est à la page 31 : « *C'est la révélation* », c'est fort, ce terme, « *qu'ici quelque chose en tous points* » En tous points ! Alors là, vous avez vraiment un commentaire de l'inconscient structuré comme un langage, vraiment précieux, « *ça fonctionne* », « *quelque chose qui est en tous points homologue à ce qui se passe au niveau du sujet* », « *que là* », dans l'inconscient justement et non pas par l'inconscient, « *ça parle*. Et renversant complètement la perspective, à savoir qu'au niveau de l'inconscient, ça fonctionne d'une façon aussi élaborée que ce qui paraissait être le privilège du conscient »⁶. On ne peut pas le dire d'une manière plus claire. Au niveau du conscient, eh bien, il y a du langage, ça parle, parfois même, ça blablate. Au niveau de l'inconscient, eh bien, il y a là quelque chose qui est exactement du même type de fonctionnement, c'est-à-dire, *ça parle*.

Angela Jesuino : Oui !...

⁶ Extrait du séminaire *in extenso* : « *C'est la révélation qu'ici quelque chose en tous points homologue à ce qui se passe au niveau du sujet fonctionne, que là, ça parle. Et, renversant complètement la perspective : à savoir qu'au niveau de l'inconscient, ça fonctionne d'une façon aussi élaborée qu'au niveau de ce qui paraissait être le privilège du conscient.* » (p. 31, §5).

Dans la salle : Le ça ? « ça » renvoie à quoi ? Parce que l'inconscient, *ça parle*... est ce que c'est l'inconscient freudien ?

Stéphane Thibierge : Ce n'est pas du tout contradictoire avec le *ça* freudien.

Angela Jesuino : Ça parle, mais ça pose aussi la question du sujet, là-dedans.

Dans la salle : Quand vous dites que cela fonctionne d'une façon aussi élaborée que le langage. Pour moi, il y a un mystère dans la phrase « aussi élaborée ». C'est-à-dire ? de quelle élaboration on parle ? Et comment se la représenter, enfin, un minimum ?

Angela Jesuino : Mais vous savez, c'est aussi élaboré que ce qui est sur le tableau, là. Donc, on va le retrouver ça, là. Je ne veux pas brûler les étapes mais ce tableau est vraiment les travaux pratiques ou l'exemple majeur. D'ailleurs, Lacan parle de cet exemple de Freud, en disant qu'il n'a jamais été aussi clair par rapport à comment fonctionnent les formations et les déformations. Ça c'est le fonctionnement de l'inconscient et, ... et on va y arriver, je vais suivre mon fil.

Dans la salle : Quand vous dites *ça parle* – il dit *ça parle* – pour que ça parle, il faut que ça puisse lire. Il faut que ça lise. Parce que, quand on parle des lapsus par exemple, pour qu'il y ait lapsus, il faut qu'il y ait au départ une lecture et qu'à partir de cette lecture on introduise une lettre qui vient faire modification qui vient distribuer le désir qui autrement aurait été tu. Donc l'inconscient, ça lit aussi.

Stéphane Thibierge : Qu'est-ce qui vous fait supposer que l'inconscient, il lit à l'occasion du lapsus, Isaac ?

Dans la salle : Parce que si, ...il y a lapsus parce qu'il y a une lettre, par exemple, qui est venue se rajouter à un mot déjà déterminé ou une lettre qui est venue tomber.

Stéphane Thibierge : Il y a une lettre qui sort là où elle n'était pas prévue, ni invitée, mais cela ne suppose pas nécessairement une lecture. C'est plutôt après que la lecture va devoir être mise en jeu. Mais le lapsus, il a quelque chose de la déflagration, en quelque sorte, de ce discours second, souterrain qui, tout d'un coup, cesse d'être dans les dessous, et va passer à la surface. Mais, je ne crois pas que cela suppose une lecture, le lapsus. Le lapsus, ne lit pas, il délie plutôt, d'une certaine manière.

Angela Jesuino : En tout cas, il vient trouver quelque chose de l'ordre du sens attendu. Un lapsus, une lettre qui arrive là, elle défait le sens, n'est-ce pas ? Et donc, c'est à celui qui écoute d'apporter la lecture.

Dans la salle : Mais pour pouvoir le faire, il faut savoir lire et écrire.

Angela Jesuino : Il faut savoir lire, écrire et compter.

Dans la salle : Donc l'inconscient sait lire, écrire et compter ?

Angela Jesuino : En tout cas, il sait compter, ça c'est sûr.

Dans la salle : Et s'il veut insérer une lettre, en plein milieu d'un mot, et qui en plus donne une autre signification, il faut savoir un petit peu lire et un petit peu écrire.

Dans la salle : On peut faire un lapsus en étant illettré. On peut savoir parler, sans savoir lire. À partir du moment où tu parles, tu peux faire une erreur de parole.

Dans la salle : Alors là, ce n'est plus un lapsus. Un lapsus, c'est quelque chose qui est considéré comme inconscient. C'est l'inconscient qui s'exprime par l'intermédiaire d'une lettre.

Dans la salle : En parole, pas forcément à l'écrit.

Dans la salle : Oui en parole, sauf qu'il utilise pour cela des lettres, une lettre même.

Dans la salle : Il utilise des sons.

Dans la salle : Oui, des sons.

Angela Jesuino : Je pense que nous nous perdons un peu.

Stéphane Thibierge : Parce que si vous supposez ...

Angela Jesuino : une intentionnalité.

Stéphane Thibierge : On ne peut pas... C'est sûr que l'inconscient sait compter. Ça, c'est sûr puisqu'il témoigne de scansions, d'une sorte de rythmicité, d'une répétition aussi. Mais qu'il sache lire et qu'il sache écrire, ça je ne le crois pas. Mais c'est une question, et c'est une question intéressante que vous soulevez là. Mais je ne crois pas que l'on puisse pousser jusque-là, la remarque de Lacan, que l'on oublie toujours, que l'inconscient, *ça parle* exactement de la même manière qu'au niveau du conscient *ça parle*. C'est vrai, *ça parle*. Ça indique une signifiante, ça indique une intention de signifiante, mais ça ne l'écrit pas. La preuve, c'est que pour écrire, pour que quelqu'un apprenne à écrire, il faut qu'il se plie, il faut qu'il se rompe – vous en savez quelque chose parce que vous êtes tous et toutes passés par-là – il faut se rompre, se plier à un exercice qui va refouler, et qui va refouler, beaucoup et beaucoup, quelque chose d'un rapport premier à la *lalangue*, comme dit Lacan. Il va falloir que ce travail se fasse pour que vous deveniez suffisamment taillé, si l'on puisse dire, ou abruti, quelque fois on peut le dire aussi, pour pouvoir articuler quelque chose de ce rapport refoulé à la *lalangue*. Quand je dis *abruti*, c'est qu'il y a des enfants qui en sortent mutilés. Tu es d'accord, Angela?

Angela Jesuino : Oui, oui ! C'est une question, ça, si l'inconscient sait lire et écrire. En tout cas, il y a quelque chose que l'on ne va pas pouvoir déplier ce soir, mais il y a dans la parole, quelque chose de la fonction de l'écrit. On est en train de travailler « *Encore* » il le dit, ça, très clairement. Ce qui est formidable, quand on parle, c'est qu'il y a toujours une lettre qui tombe. Donc, il y a une fonction de l'écrit dans la parole, et cette fonction de l'écrit concerne l'inconscient et le refoulé.

Vous savez, nous avons un travail, ici, qui nous semble important, et je vais m'y employer : c'est qu'il faut qu'on laisse les questions ouvertes. Parce que si on veut tout comprendre et tout fermer, on va se perdre en chemin. Donc acceptons de laisser des questions ouvertes, de rester avec des énigmes, avec des choses que l'on n'a pas comprises, des choses que l'on va reprendre plus loin. Parce que, sans ça, on ne pourra pas avancer du tout. On va s'enfermer. Alors acceptons qu'il y ait, par exemple, cette question qui va rester. Est-ce que l'inconscient sait lire et écrire ? C'est une excellente question, laissons-

la ouverte, on va la mettre à l'épreuve. Ce n'est pas une façon de ne pas répondre, c'est une façon de répondre autrement.

Il y a aussi cette question que Lacan amène comme ça, d'une façon curieuse, sur la question du sujet. Il amène ça, au fil de la leçon, la question du sujet de l'énonciation, de celui qui parle, qui pose ses questions, et dont l'inconscient va saisir les brèches. Vous savez, c'est cet exemple de « *J'ai trois frères, Paul, Ernest et moi* ». Cela veut dire que le sujet est déjà compté, « *et dans ce compté, le comptant déjà y est* » (p. 26, §4). C'est une phrase qui se mord la queue et qui est, des fois, difficile à comprendre. Alors je vais utiliser un autre exemple, pour moi plus éclairant. Vous savez que je suis Brésilienne. Quand on me demande de compter, je vais compter dans ma langue maternelle. Je ne pourrais pas compter en français. Vous demandez à quelqu'un d'étranger de compter dans une langue étrangère, c'est très difficile. Il va compter dans sa propre langue, dans sa langue maternelle parce que c'est dans cette langue, pour le coup, qu'il a été compté, qu'il a été pris, aussi. Et c'est très drôle parce qu'il y a la question comme le corps est pris là-dedans aussi. Parce que, quand on compte en brésilien, on va dire « 1, 2, 3 » (compte sur ses doigts en commençant par l'index) et, en français, on va dire « 1, 2, 3 » (compte sur ses doigts en commençant par le pouce). Il y a d'autres cultures où cela va être encore différent. Vous voyez comment dans « c'est compté », « comptant », le corps est compris. Donc, c'est très intéressant la façon dont Lacan va amener par ce biais la question du sujet.

Pour moi, un des points majeurs de cette leçon, c'est qu'il va dire que pour introduire l'inconscient, il va se référer à la fonction de la cause.

Dans la salle : Quand vous parlez de ce comptage, ce n'est pas le comptage avec le berger qui marque sur son os le nombre de brebis, c'est un comptage affectif où l'enfant se compte ? Est-ce que cela peut être vrai ?

Angela Jesuino : Oui, certainement. C'est vrai qu'il y a le fait qu'il se compte aussi, absolument.

Mais je voulais revenir à cette question d'introduire l'inconscient par rapport à la question de la fonction de la cause. Je ne sais pas si vous vous êtes posé la question du pourquoi il fait cela. Vous avez travaillé en petit groupe. Moi je pense que ce qui intéresse Lacan, c'est la béance que depuis toujours la fonction de la cause offre à toute saisie conceptuelle.

C'est ça qui intéresse Lacan. Tout n'est pas saisi, il reste une béance. Il y a... Il reste un écart entre la cause et l'effet. Et c'est cette cause, cette béance en tant que cause, qui est importante. « *Il n'y a de cause que de ce qui cloche* », il y a toujours de la clocherie « *entre la cause et ce qu'elle affecte* » (p. 29, §1) et c'est dans cet intervalle, dans cette clocherie, que l'inconscient se situe. Donc, c'est une subversion importante, radicale ! Et ce n'est pas quelque chose qui est abstrait. C'est pour ça qu'on va voir un psychanalyste. C'est parce que ça cloche, ça ne marche pas, ça ne s'explique pas, et on vient chercher la cause. C'est ça qu'on vient demander dans un premier temps : « Qu'est-ce qui fait que je ne dors pas la nuit ? Que j'ai peur du noir ? Que j'ai peur de me trouver enfermé dans un ascenseur ? » et ainsi de suite... qu'est-ce que ... quelle est la cause ? Et c'est toujours très déroutant de savoir qu'il n'y en n'a pas une cause, une seule, qui va tout expliquer. C'est toujours très décevant.

Et donc, c'est l'inconscient qui vient désigner cet ordre de béance où Lacan essaye de rappeler la dimension essentielle de cette notion. Alors, petite chose intéressante par rapport à ça : au départ, il va donner... il dit que « *l'important n'est pas que l'inconscient détermine la névrose* » (p. 29, §2), par exemple, « *L'inconscient nous montre la béance par où, en somme, la névrose se raccorde à un réel qui peut bien, lui, n'être pas déterminé* » (p. 29, §2). Et dans cette béance, il se passe quelque chose, c'est ça qui est important, l'important n'est pas que l'inconscient détermine la névrose. C'est une définition de la névrose particulière qui lui permet de poser la question : « *cette béance une fois bouchée, la névrose est-elle guérie ?* » (p. 29, §2). Une drôle de question, ça ! Est-ce qu'on guérit de son inconscient ? Est-ce qu'on peut guérir de cette béance ? L'important, c'est « *qu'est-ce que [Freud] trouve dans ce trou, dans cette fente, dans cette béance, caractéristique de la cause ?* » (p. 29, §3).

Et là, il y a toute une série de choses qu'il va dire et je vais aller plus vite parce que je voudrais en arriver là. Il va parler du « *non réalisé* » (p. 29, §3), du « *non-né* » (p. 29, §4), pour introduire ce qui est quand même la pierre angulaire de la leçon parce qu'il va dire que cette béance n'est pas supportée par les élèves de Freud qui n'ont de cesse que de la « *suturer* » (p. 30, §3) et qu'il va essayer de la ré-ouvrir avec attention, (il fait toujours attention quand il ouvre à nouveau ce qui a été suturé). Et il va dire ça : « *Dans le domaine de la cause, je suis, à ma date, à mon époque, en position d'introduire la loi, la loi du signifiant où cette béance se produit* » (p. 30, §3). C'est ça, ce qui va résumer, ou ce qui va articuler, le nœud de cette leçon. C'est-à-dire au niveau de cette béance comme cause, il y a une loi, la loi du signifiant. C'est ça aussi l'inconscient structuré comme un langage. Et c'est là où il dit que Freud n'a pas dit autre chose etc. Et que cette remarque est « *sensible dans le moindre texte de Freud* » (p. 31, §5), et ne fait référence qu'aux jeux du signifiant de la façon la plus sensible (pp. 31-32). Là je vais lire. Je voulais vous faire entendre la suite des termes qu'il va utiliser pour parler de l'inconscient : *achoppement, défaillance, fêlure, fente, trébuchement, discontinuité, vacillation*. Ce sont les termes avancés par Lacan pour définir l'inconscient dans son fonctionnement. C'est quand même une suite assez formidable et assez poétique, même !

Il y a deux choses que je voulais encore signaler. C'est la question de cette étrange temporalité – je ne sais pas... – donc il va parler de.... Il dit : « *Là, quelque chose d'autre demande à se réaliser, [...] d'une étrange temporalité* » (p. 32, §3). C'est quoi, cette « étrange temporalité » ? Il va dire que ce qui se produit « *dans cette fêlure, se présente comme la trouvaille* » (p. 32, §3). Et cette trouvaille « *se présente comme retrouvaille* », instaurant dès lors la dimension de la perte (p. 32, §4). Donc, il s'agit d'une temporalité rétroactive. C'est la trouvaille qui instaure la retrouvaille et la perte qu'elle charrie. Ce n'était pas là avant. Ça, ça me semble très important ! Ça se produit au moment même ! C'est aussi un exemple de ça.

Dans la salle : Excusez-moi, parce que je n'ai pas compris.

Angela Jesuino : Oui ! Il dit que dans la fente, dans cette fêlure, dans cette béance, il y a quelque chose qui se produit et c'est une trouvaille, Freud⁷ dit que c'est une trouvaille. C'est comme... vous allez voir, il n'arrive pas à se souvenir du nom de Signorelli, il y a autre chose qui vient, par exemple. Et, ce qui vient, cette trouvaille, va marquer une retrouvaille. C'est-à-dire qu'il y avait quelque chose qui était avant. Et c'est ça qui va inscrire quelque chose qui était de la perte. Donc, ce n'est pas dans une progression, c'est

⁷ Lacan (p. 34, §4) [N.d.R.]

rétroactif. C'est ça « cette étrange temporalité ». C'est la trouvaille qui marque la retrouvaille et qui instaure la perte. C'est très important ça, par rapport à la question de l'inconscient. Ce n'est pas dans une linéarité, et il va dire juste après, c'est dans une discontinuité. Il n'y a pas de continuité. Ce n'est pas un sac rempli de choses perdues qu'on va retrouver, ce n'est pas comme ça. C'est dans une discontinuité. C'est à chaque fois, à chaque coup.

Dans la salle : Et alors, excusez-moi, la répétition justement. Quand on est dans une répétition, par exemple le rêve traumatique ou quelque chose qui revient, qu'est-ce qu'il veut dire par rapport à cette discontinuité où à ce temps si particulier, cette temporalité, lorsqu'il y a répétition ?

Angela Jesuino : Oui, mais vous savez, ce qui se répète, ben, c'est... c'est quelque chose... c'est, c'est quand même de l'ordre d'un retour ! C'est quand même de l'ordre d'un retour. Mais ce qui se répète, on va voir de quoi il se..., de quoi il retourne, de ce qui revient toujours à la même place, et il y a la question du réel de cette répétition. Eh bon ! Moi, je voudrais qu'on puisse retenir ces deux points qui me semblent importants quand il amène la question de l'inconscient. C'est cette étrange temporalité que j'appelle temporalité rétroactive et cette question de la discontinuité. Parce que ça, ça permet aussi – je ne sais pas si j'aurais le temps – mais... ça permet aussi...

Stéphane Thibierge : Tu n'es pas obligée de...

Angela Jesuino : Non, non ! C'est parce qu'il y a deux choses qui s'articulent avec le fil que je voulais montrer. C'est-à-dire, il n'y a pas ce Un, cette totalité (p. 33, §2). Ce n'est pas une totalité, l'inconscient. Il va dire « *il jaillit* » un « Un » qui est particulier, c'est le « *un de la fente* » (p. 33, §3). Ça, c'est très important ! C'est « *une forme méconnue* » du Un dont il s'agit dans l'inconscient (p. 33, §3).

Stéphane Thibierge : Là, c'est le Un du trou ? Parce que...

Angela Jesuino : Absolument ! Il va dire « *de la fente, du trait, de la rupture* »...

Stéphane Thibierge : ... Il joue avec l'allemand, là-dessus. *Un-bewußte*, ça veut dire le non... justement, le trou de l'absence.

Angelina Jesuino : Le non... *Unbewußte*, c'est le non-conscient, n'est-ce pas. Et ça, il va jouer aussi, avec le Un du *Unbegriff*...

Stéphane Thibierge : C'est ça.

Angela Jesuino : Pour dire que, c'est « *pas non-concept mais concept du manque* » (p. 33, §3). Vous voyez qu'il subvertit, à chaque fois. Il dit autre chose, il instaure quelque chose d'autre. Et ça, c'est très important cette question de l'*Unbewußte* parce que, beaucoup plus tard, Lacan va critiquer ce terme d'inconscient comme le non-conscient, comme il est construit en allemand et il va proposer une traduction qui est faramineuse, qui est la traduction de *Unbewußte* par *Une-bévue*...ça implique une nouvelle définition de l'inconscient. On n'y est pas encore, mais il y a le germe déjà. Une-bévue, c'est une nouvelle écriture de ce qui est déjà amorcé ici. Il va parler aussi de l'absence et tout ça, mais moi je voulais revenir sur cette question de l'oubli, pour finir avec cet exemple-là.

D'abord pour vous dire que je suis très contente d'avoir l'occasion de vous parler de l'oubli, de ce que Lacan parle ici de l'ordre d'un effacement. Parce que ce qu'on entend beaucoup aujourd'hui dans la clinique, c'est que dès qu'on a un oubli, ça devient un déficit de mémoire. Et on a perdu la notion de ce que c'est qu'un oubli au niveau inconscient. Et ça, c'est quelque chose qui me semble... d'abord qui me hérisse le poil, mais bon ça, ça me regarde, mais je trouve ça une perte ! Une perte dans notre conception d'humanité et de parlêtre parce que tout oubli est devenu déficit de la mémoire. C'est inscrit dans un déficit organique alors que dans les premiers travaux de Freud, c'est d'autre chose dont il s'agit, dont les enjeux ... Je ne sais pas si vous avez eu la curiosité d'aller lire le texte de Freud ou pas. Est-ce que vous connaissez l'histoire ?

Stéphane Thibierge : Non ! Je suis sûr que non !

(Rires)

Angela Jesuino : Non ? Pas tout le monde ? Je vais parler rapidement parce que c'est un exemple princeps. Lacan a énormément travaillé là-dessus dans *Les formations de l'inconscient* (1957-1958), Melman l'a repris pour donner encore une autre écriture de ce même oubli, pour faire d'autres considérations, mais ce qui m'intéresse ici, ce sont des choses très précises et je vais y arriver. Mais, l'histoire, c'est que Freud se déplace en voiture avec un étranger, d'un village entre la Dalmatie et la Bosnie-Herzégovine.

Stéphane Thibierge : En voiture ou en train ?

Angela Jesuino : En train⁸ et, c'est important parce qu'il y a à la fois un déplacement et à la fois il y a un passage de frontières. Moi, ça, je trouve, c'est très important dans la déflagration de cette histoire. Il est en train de parler avec cet étranger et il veut parler... il parle de l'Italie et il veut se rappeler d'un peintre qui a fait une fresque merveilleuse à Orvieto et, au moment de dire le nom du peintre, achoppement ! fêlure ! béance ! rupture ! Il ne sait pas. Et ce qui intéresse Freud, la surprise, l'étonnement de Freud, c'est que, à la place de ce mot oublié, il y a deux noms de substitution qui viennent : Botticelli et Boltraffio. Il sait que ces deux noms de substitution sont faux mais c'est eux qui s'imposent à lui. Il n'y peut rien, n'est-ce pas. Et donc, il essaye de retrouver le mot. Donc, vous voyez, il y a un trou, il y a quelque chose qui se présente et on va voir comment l'inconscient travaille. Qu'est-ce qui se passait juste avant qu'il parle d'Italie, d'ailleurs qu'il parle d'Italie, c'était une diversion, par rapport au thème qu'il était en train de discuter avec ce monsieur. D'abord, que... il parlait des coutumes des turcs en Bosnie-Herzégovine et je vais vous expliquer pourquoi je suis embarrassée parce que j'ai lu ce texte en deux langues, en portugais et en français et c'est intéressant parce que les traductions ne sont pas les mêmes. Donc – ça m'amuse beaucoup de lire les traductions ou d'autres parce qu'on apprend toujours des choses – et donc, cette population, quand il y a des morts, ils sont très compréhensifs par rapport au médecin. Et, ils disent : « *Herr*, on comprend bien ! Si vous pouviez faire quelque chose, vous l'auriez fait ». Et ensuite, il y a quelque chose qu'il n'a pas mentionné, qu'il a voulu oublier, qui est le fait que, aussi, on lui a raconté une histoire [où] quelqu'un disait « mais si je peux plus faire l'amour, la vie ne vaut plus la peine d'être vécue ». Donc, d'un côté la question de la mort, de l'autre côté, la question de la sexualité. Ce qui vient se rajouter c'est le fait que

⁸ Traduction française de Samuel Jankélévitch, revue par Freud (1922) : « *je faisais, en compagnie d'un étranger, un voyage en voiture de Raguse, en Dalmatie, à une station d'Herzégovine* » (p. 4, §3) [N.d.R.]

quand il était à Trafoï, il a appris le suicide d'un patient qui souffrait d'impuissance sexuelle « incurable », dit Freud.

Donc, c'est par ces strates successives qu'il va pouvoir traiter l'apparition de substituts et, pourquoi est-ce que, en tout cas, ce nom a été oublié. Ce qui est important, c'est que, ce n'est pas le nom en entier qui a été oublié, qui a été passé en dessous, c'est le *Signor*, qui est la traduction de *Herr*, qui apparaît dans Herzégovine et dans la phrase « Herr (*Signor*), nous savons que si vous pouviez faire quelque chose, vous l'auriez fait » et, dans les substituts, on va voir apparaître les deux syllabes, Botticelli – la même syllabe – dans Botticelli et Boltraffio, BO, qui est présente dans Bosnie. Donc, c'est très intéressant de voir comment travaille l'inconscient. Freud, il est tout le temps en train de travailler, de parler deux langues. Il parle d'une langue à l'autre, de l'italien à l'allemand. Il y a d'abord une traduction du *Signor* à *Herr*, *Herr*, que Lacan va traiter comme « le Maître absolu » (p. 35, §2), la mort, n'est-ce pas. Mais, il y a d'autres choses à vous faire remarquer. Parce que, il y a cette phrase de Freud qui n'est pas dans la traduction française, qui n'a pas été dite, traduite, ou traduite **jusque** un bout. Freud dit : « *Mon hypothèse est que ce déplacement n'est pas arbitraire, il obéit à des lois* »⁹, exactement ce que Lacan va nous dire, il y a des lois dans cette béance, les noms perdus sont liés d'une manière intelligible avec les noms perdus, [...] à première vue, aucun rapport entre le thème où le nom *Signorelli* est apparu et le thème refoulé qui l'a précédé dans le temps, exception faite de l'apparition des mêmes syllabes ou plutôt de suites de lettres¹⁰. C'est de ça dont il s'agit. Vous voyez qu'il y a des syllabes qui se baladent entre les langues. Il y a – Freud va dire ça dans le premier texte qu'il a écrit là-dessus – c'est une véritable chimie de lettres¹¹, fragmentation, réunion, combinatoire. C'est comme ça qu'il fonctionne l'inconscient. « *Cette chimie de syllabes permet et soutient le mouvement de l'inconscient mais aussi commande la substitution incessante d'un élément à un autre* » (Melman C., *Travaux pratiques de clinique psychanalytique*, 2013, p. 220), « il n'y a rien d'autre que cette littéralité, cause de toutes ces substitutions, organicité de l'inconscient » nous dira Melman (*ibid*, p. 221). Les lettres, les syllabes, se baladent, se combinent se déplacent en dépit des langues et du sens. Lacan, ... Melman, ... Freud va dire ça de façon très juste. Freud dit : « *sans aucun regard pour le sens et la délimitation acoustique des syllabes* » (1901/1922, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 7). Voilà jusqu'où il va, Freud, à un moment où on ne parlait pas de linguistique, il faut le savoir, n'est-ce pas.

Alors, je voulais insister sur tout ça, pourquoi ? Et je finis. Parce que, à mon sens, c'est ça la réponse que Lacan va apporter à la question de savoir si la psychanalyse est une science, un espoir de science, ou encore s'il y a une science susceptible d'inclure la psychanalyse.

⁹ Traduction française de Samuel Jankélévitch, revue par Freud (1922) : « Je prétends que ce déplacement n'est pas l'effet d'un arbitraire psychique, mais s'effectue selon des voies préétablies et possibles à prévoir. En d'autres termes, je prétends qu'il existe, entre le nom ou les noms de substitution et le nom cherché, un rapport possible à trouver » (Freud, 1901/1922, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 4) [N.d.R.]

¹⁰ Traduction française de Samuel Jankélévitch, revue par Freud (1922) : « *La substitution du nom de Signorelli s'est effectuée comme à la faveur d'un déplacement le long de la combinaison des noms « Herzégovine-Bosnie », sans aucun égard pour le sens et la délimitation acoustique des syllabes. Les noms semblent donc avoir été traités dans ce processus comme le sont les mots d'une proposition qu'on veut transformer en rébus. Aucun avertissement n'est parvenu à la conscience de tout ce processus, à la suite duquel le nom Signorelli a été ainsi remplacé par d'autres noms. Et, à première vue, on n'entrevoit pas, entre le sujet de conversation dans lequel figurait le nom Signorelli et le sujet refoulé qui l'avait précédé immédiatement, de rapport autre que celui déterminé par la similitude de syllabes (ou plutôt de suites de lettres) dans l'un et dans l'autre* ». (Freud, 1901/1922, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 7) [N.d.R.]

¹¹ « Chimie de syllabes », de l'allemand, *Silbenchemie*. Cf. note de bas de page du Séminaire de l'année 1985-1986 de Charles Melman (Melman, *Travaux pratiques de clinique psychanalytique*, 2013, p. 220) [N.d.R.]

Lacan s'est ici ramené à la béance et, dans cette béance, on trouve une loi qui opère, loi du signifiant. Le fonctionnement de l'inconscient, sa structure de béance et ce qu'on y trouve, apparaît ici comme une revanche de la cause, littéralité, chimie des syllabes, jeux de signifiants. Voilà ce que je voulais souligner et mettre en exergue par rapport à cette leçon qui m'a paru être d'une richesse énorme, énorme pour nous introduire dans toute cette ...

Stéphane Thibierge : Merci Angela, merci beaucoup ! Oui, c'est une leçon d'une richesse énorme et tu l'as comment dire, tu l'as suscitée, évoquée, d'une façon vraiment comment dire, rafraichissante, et pas, justement, pas prise dans le souci de, voire, fermer ou... Alors, justement, puisque tout à l'heure on a évoqué la question... Quand tu évoques très bien, quand tu revisites l'exemple de Signorelli, alors, ces syllabes dont tu disais qu'elles se combinent – combinatoire, chimie, etc. – est-ce qu'il y a là quelque chose qui pourrait aller jusqu'à se dire une écriture de l'inconscient ?

Angela Jesuino : Non ! Bien sûr que non !...

Stéphane Thibierge : Moi, il ne me semble pas. C'est bien ça ?

Angela Jesuino : Non, non, non, non ! Il n'y a pas d'écriture de l'inconscient.

Stéphane Thibierge : Il y a une fragmentation, il y a des combinaisons, mais ça ne fait pas une lecture. Pour qu'il y ait une lecture, je crois – enfin je te propose ça – il faut, parce que c'était une question, qui était importante tout à l'heure, qu'on a soulevée et à laquelle on n'est pas obligés de répondre ce soir mais, il me semble que pour qu'il y ait une lecture, il faut qu'il y ait la première personne assumée d'un « je ».

(Angela Jesuino acquiesce)

Stéphane Thibierge : L'inconscient, il ne lit pas tout seul. Par contre, tu le montres très bien, et Freud le montre sans cesse, l'inconscient dispose de manière parfois, évidemment étrange, mais il dispose, pas au hasard, quelque chose qui se trouve, qui fait trouvaille et qui se retrouve. Par exemple, et BO, c'est une trouvaille et c'est une retrouvaille. De la même manière que *Herr*, *Signorelli*, etc. trouvent et retrouvent quelque chose qui reste en même temps dissimulé mais que Freud va exhumer. À propos de trouvaille, d'ailleurs, tu l'as très bien évoqué, dans trouvaille il y a *trou* ! Il y a *trou*, et il y a *vaille*. C'est comme si – en français on entend quelque chose – un trou qui vaut quelque chose, en quelque sorte, un trou qui trouve sa valeur, peut-être, justement de la répétition qu'il va créer et de la retrouvaille qu'il va susciter. En tout cas tu as... Bon ! Je ne vais pas te congratuler à l'excès !

Angela Jesuino (riant) : Tu peux, tu peux !

Stéphane Thibierge : Tu as très bien évoqué cette leçon. Alors peut-être que quand vous l'avez travaillée, ... Alors, d'abord, je ne saurais trop vous conseiller, même *a posteriori*, de lire *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Ce n'est pas très long ! C'est trois, quatre pages, qui sont quand même un des textes les plus fulgurants de Freud. Mais alors, peut-être avez-vous des questions à l'intention d'Angela ?

QUESTIONS

Participante : Je n'ai pas compris votre phrase « c'est une revanche à la cause ».

Angela Jesuino : Ce n'est pas une revanche à la cause, c'est une revanche de la cause. Oui ! Dans le sens où on n'est pas là dans la question du cause à effet. C'est dans ce sens-là ,

que j'ai dit *une revanche de la cause*. C'est, ... on reste dans le fil de la leçon de la béance comme cause et ce qui fait cause, au sens analytique alors, pour le coup, c'est ça, là ! C'est une lettre ! C'est une combinaison de lettres, c'est une fragmentation, c'est les déplacements, c'est les condensations ! Nous sommes les jouets de ça ! C'est ça qui fait cause. Donc, c'est dans ce sens-là que je parlais de revanche de la cause, littéralité, chimie des syllabes, etc. Revanche de la cause au sens bêtement scientifique, entre cause et effet – voilà comme je parle – pris dans l'enjeu scientifique entre cause et effet. On est là dans un autre type de complexité. Et quand on voit dans cet exemple tout ce qui se fragmente, tout ce qui se déplace – Freud parle de ça, de fragments, de substitutions, de condensation – nous sommes exactement dans les opérations propres au **le** langage. Et c'est pour ça que, l'inconscient, on peut dire que l'inconscient est structuré *comme* un langage, parce qu'il obéit aux mêmes lois. Notamment, ce que très tôt, Freud a nommé déplacement et condensation et qu'on va retrouver plus tard sous le nom de métaphore et métonymie.

Participant : Excusez-moi ! Est-ce que vous voulez dire par là que *comme* un langage et non pas *par* le langage ?

Angela Jesuino : Oui. C'est que je disais au départ : c'est une comparaison. C'est tout comme, le langage...

Participant : ... donc pas *par* le langage.

Angela Jesuino : Ce n'est pas *par* le langage. Il est structuré *comme* un langage. Il obéit aux mêmes lois. Il parle comme ...

Stéphane Thibierge : Pardon ! Il y avait une question avant...

Participant : Alors, dites-moi si c'est vraiment tiré par les cheveux, parce que c'est peut-être un peu trop à l'imaginaire, mais est-ce qu'on voit pas un ... au lieu du refoulé, quelque chose qui est sous la barre, les semblants qui sont justement les signifiants qui sortent, en lieu et place de cette vérité, la jouissance peut être liée au mot d'esprit et la perte qui est... enfin, ... j'essaye de retomber sur mes pattes par rapport à nos questions de tout à l'heure. Mais, est-ce qu'on peut y voir ça ou c'est un imaginaire tiré par les cheveux ?

Angela Jesuino : ... Il y a un peu de tout ça, mais ... (rires) Vous savez, comme vous dites... les, ... les syllabes reviennent. Les BO, ils reviennent. Ce n'est pas seulement, ... du...

Participant : Mais, elle est là la jouissance...

Angela Jesuino : Ah !...

Participant : ... c'est-à-dire que... le refoulé, ... alors... il faut revenir sur ...

Angela Jesuino : Allez-y ! Allez-y !

Participant : ... parce que, ce qui est, en fait, refoulé, donc la mort et la sexualité, c'est un peu ce qui peut être vu comme ce qui est sous la barre, donc ce qui n'est pas apparent, pas su. Les signifiants qui apparaissent sont de l'ordre du semblant, du symbolique, avec

la jouissance qui est justement, il y a la répétition, la jouissance aussi que procure l'espèce de mot de l'esprit, que peut procurer aussi le lapsus et la perte qui est inévitablement, la perte de ce qui n'est pas saisi de l'inconscient qui vient là, seulement.

Angela Jesuino : Je vais être vraiment rabat-joie mais, je pense que vous allez trop vite en besogne. Enfin, dans le sens que je dis toujours : « Allons-y doucement ! » Parce que c'est difficile de parler de semblants, vous savez. C'est un concept très précis en psychanalyse, qui a trait au signifiant. Le signifiant est toujours de l'ordre du semblant, contrairement à la Lettre, par exemple. Qu'il y ait de la jouissance là-dedans, pourquoi pas ! Mais il faut savoir de quoi on parle quand on parle du semblant, par exemple. Que la question du refoulé, c'est la mort et la sexualité et vous voyez, Lacan, dans *Les formations de l'inconscient*, il ne va pas discuter la question de si c'est une substitution, si c'est une métaphore et tout ça – il finit par dire quand même que *Signor*, c'est une métaphore de la mort et de la sexualité – donc, il faut y aller doucement. Par exemple, – il y aurait tellement de choses à dire par rapport à cet exemple-là – pourquoi, c'est un nom propre étranger, *Signorelli*, pourquoi c'est plus facile... ? Lacan pose cette question de fragmenter un nom propre étranger et pas un nom propre qui n'est pas étranger. Melman pose cette question : « pourquoi c'est plus facile d'oublier un nom propre qu'un nom commun ». Il fait presque une généralité, comme si presque tous les noms propres avaient affaire avec la mort et la sexualité. On peut déplier ça d'une façon beaucoup plus complexe, cet outil, là.

Participant : Pour rebondir sur ce que vous dites et pour reparler de Melman, il avait fait une interprétation ...

Angela Jesuino : ... autre, oui.

Participant : ... qui était Sigmund ignore Eli.

Angela Jesuino : Oui. « *Sig ignore elli* »¹² Oui. Allez-y !

Participant : Et depuis tout à l'heure, je me dis, mais pourquoi il a fait cette interprétation ? pourquoi il a donné cette lecture de cet oubli ? Je n'ai pas la réponse.

Angela Jesuino : Il faut lire cette Séance inaugurale. Mais c'est intéressant. C'est une autre coupure, vous voyez, du signifiant. Il dit, mais Freud ne s'occupe pas d'*elli*, alors qu'*Elie*, c'est le nom de Dieu. Ben, oui ! Ce n'est pas n'importe quoi ! Donc, quand il dit *Sig ignore elli*, ça dit beaucoup de choses.

Participant : Donc, on parle de la mort et de la sexualité.

Angela Jesuino : De la mort et de la sexualité, mais Melman va tirer ça du côté de l'origine et du trou. Où est-ce que... comme si Freud se posait la question d'où est-ce que je vais retourner ? Quel sera mon point d'origine ? Mais il n'oublie pas cette question du nom propre et son lien avec la mort et la sexualité. Et dans *Sig ignore elli*, donc, c'est la question du nom propre de Freud.

Stéphane Thibierge : Alors, là-dessus, peut-être que j'aurais envie d'intervenir sur, justement, le rapport de Freud à *Signorelli* et au nom propre. On ne peut pas, évidemment,

¹² « *Sig ignore elli* » (2014, Charles Melman, « Exposé à la Conférence Inaugurale du Collège, 15/09/2014 », *Le Bulletin Freudien*, 60) [N.d.R.]

tu ne peux pas tout dire, mais à la fin de la leçon, Lacan va faire une allusion vraiment assez fulgurante, à la manière dont *Signorelli* évoque l'Apocalypse, c'est-à-dire, les fresques d'Orvieto sont des fresques apocalyptiques, enfin, de représentation de l'Apocalypse et Lacan parle à ce propos de la menace de castration. Et, juste après, il dit, tout à fait à la fin de la leçon, c'est une sorte de chute à la leçon, que « *l'inconscient se manifeste toujours comme ce qui vacille* », ça, ça a été bien évoqué, la « *trouvaille que Freud assimile au désir* » (p. 35, §4), il l'évoque aussi, et il dit : Freud laisse à ce propos – trouvaille, désir, inconscient, ce qui ressort de la castration – sa relation au père (p. 35, §5), Lacan l'amène à la fin, la relation au père de Freud, eh bien, tout son effort à Freud, l'a fait méconnaître, cette relation au père, et très étrangement, Lacan – enfin très étrangement – Lacan fait un saut, sans s'attarder dessus, relation au père-question de la femme. Relation au père et la question : « Que veut une femme ? » *Question*, dit-il, *qu'il n'a jamais résolue* “ (p. 35, §5). Et donc, à la fin de la leçon, Lacan fait, donc, résonner tout ce que tu as évoqué, avec cette fêlure, cette clocherie, ce trou, cette trouvaille, cette béance de l'inconscient avec la question que Freud, avec la question avec laquelle il était aux prises et qu'il n'a pas résolue, et Lacan y reviendra à plusieurs reprises, dans ce séminaire, et puis après, c'est-à-dire la question de son propre rapport au père et la question « Que veut une femme ? ». C'est intéressant qu'il lie ces deux signifiants.

Angela Jesuino : Oui, j'avais noté ça aussi, Stéphane. Non, non ! D'abord, parce qu'il lie les deux choses, c'est-à-dire le rapport au père de Freud, au père de Freud et la question « Que veut une femme ? », comme si les deux choses étaient liées et la question de « Dieu est mort » (p. 35, §2), pour Freud c'était un abri contre la castration, mais ce qui a aussi attiré mon attention, c'est que, à nouveau, à la fin de la leçon, il va parler du rapport de Freud au père. C'était le cas déjà dans la première (p. 21), c'est-à-dire que, *in fine, en loucedé*, [en douce] comme on dirait, il continue à travailler sur Les Noms-du-Père, qui est le séminaire qu'il a laissé interrompu. Et c'est très intéressant parce qu'on va voir que tout l'effort, ça va être de laïciser la relation au père pour la psychanalyse, que ce soit par ses formulations, par la question du langage, par les écritures successives de la structure dont la dernière, c'est le nœud borroméen. Donc, il continue à travailler sur le rapport de Freud au père, sur les origines, sur le Nom-du-Père. Donc, c'est très intéressant que dans ces deux premières leçons, la chute, ça va être le rapport de Freud au père.

Participante : Et au désir : « Que veut une femme ? »...

Angela Jesuino : Et au désir ! Oui. Absolument, parce que ces deux choses sont liées.

Stéphane Thibierge : Oui, Patricia. Et puis peut-être qu'on va doucement aller vers la fin de la séance.

Patricia Lang: Vous avez parlé des lois du langage et tout à l'heure, j'avais dit : il y a un rapport, il y a un jeu entre la liberté et les contraintes. Alors, pour vous, il n'y a pas de liberté, en fait ? Il y a que des lois et des contraintes ?

Stéphane Thibierge : Oh là là ! Vous êtes déprimante, Patricia !... Pour vous il n'y a pas de liberté, il n'y a que des lois.

(Rires)

Angela Jesuino : C'est une question qu'elle me pose !

Patricia: Parce que moi, quand j'étais jeune et que j'étudiais les langues, je pensais que la grammaire, c'était les contraintes, mais que le vocabulaire, le style, etc. c'était la liberté, qu'il y avait une liberté à l'intérieur des contraintes.

Angela Jesuino : Quelle est la marge de liberté dans cette affaire ?

Patricia: Là, il ne semble pas y en avoir tellement.

(Dans la salle) : Ah si !

(Dans la salle) : ... ce qui arrive et qu'on n'attend pas.

(Dans la salle) : ... c'est un jeu.

(Dans la salle) : ... la mort.

Stéphane Thibierge : Oui... Quelqu'un faisait une remarque ?

(Dans la salle) : ... Oui, je disais : tout ce qui arrive et qu'on n'attend pas.

Stéphane Thibierge : Il y a une marge de manœuvre, quand même.

Angela Jesuino : Oui ! Elle n'est pas très large. Mais, il y en a quand même.

Stéphane Thibierge : Elle n'est pas extrêmement large. Mais, il y en a quand même. Par exemple, pardonnez-moi un exemple aussi trivial, mais... aussi simple, mais vous vous réveillez avec un rêve, il ne dépend que de vous de laisser partir le rêve aux oubliettes tranquillement, ce qu'il ne va pas manquer de faire, ou bien, d'en attraper quelque chose qui peut parfois changer toute votre journée, et même au-delà. Alors là, d'une certaine manière, vous n'avez aucune liberté parce que, de toute façon, les éléments sont déjà donnés, vous ne choisissez pas, et en même temps, vous avez la liberté – enfin, la liberté ! – la marge de manœuvre d'en attraper quelque chose ou de laisser aller.

Angela Jesuino : Oui, dans ce sens-là, tu veux dire que la marge de manœuvre de Freud, c'est d'aller chercher ça.

Stéphane Thibierge : Exactement !

Angela Jesuino : Il n'a pas dit « j'ai oublié ». Et puis – au passage, lisez ce texte parce qu'il est formidable – il dit « et je me rappelle telle image, très précise du tableau et quand je me rappelle le nom, l'image disparaît ». Enfin, ce sont des indications formidables. Mais, il s'est donné cette marge de manœuvre d'aller chercher ça, d'aller l'écrire ! D'écrire un texte dessus.

Participant : On a comme marge de manœuvre l'interprétation aussi. Freud fait un découpage, et comme vous le disiez, effectivement, Charles Melman a fait, a refait un autre découpage. Donc il y a aussi une petite marge de manœuvre.

Angela Jesuino : C'est très important ce que vous dites parce que, c'est un autre découpage qui ouvre les choses, mais le fond est le même. Le fond est le même, c'est toujours question de, ... il va travailler ça autrement, mais le fond c'est la mort. *Sig ignore elli*, ce fond-là reste, même s'il va ouvrir et donner une autre dimension à cet exemple. Voilà.

Patricia: Vous avez parlé de refoulement et Lacan parle d'effacement. Est-ce que on peut dire que quand ça parle, ça efface ? Enfin, c'est deux opérations qui vont ensemble ?

Angela Jesuino : Oui, il a des distinctions de termes, de refoulement, de passer en dessous, là il parle de censure, d'oubli, d'effacement. Là, il y a des degrés, des choses qu'il faudrait aller suivre de près. Je crois qu'on a bien travaillé, non ? On peut se dire à bientôt !

(Dans la salle) : merci !